

Louis Van Delft, *La bruyère moraliste, quatre études sur les « Caractères »*, Genève, Droz, 1971, 175 p.

Roméo Arbour

Volume 5, numéro 1, avril 1972

L'essai

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arbour, R. (1972). Compte rendu de [Louis Van Delft, *La bruyère moraliste, quatre études sur les « Caractères »*, Genève, Droz, 1971, 175 p.] *Études littéraires*, 5(1), 135–138. <https://doi.org/10.7202/500226ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

dernier mot de la quête panurgienne qui se poursuit dans deux autres livres, c'est qu'« il n'y a pas de dernier mot, de conclusion possible » (p. 208). On pense à l'inquiétante observation de Montaigne que Butor reprend à son compte à la fin de ses *Essais sur les Essais* (Gallimard, 1967) et qui consacre l'échec d'une certaine littérature d'idées. « Qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans difficulté (mais certes non sans travail), je pourrais aller autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde ? »

Dans le *Quart Livre*, la désintégration de la technique « signale celle même de la pensée » (p. 221). L'image centrale du voyage (celle de la noyade) témoigne « d'un naufrage plus radical encore : celui du sens », le *Trinch* de Bacbuc constituant l'ultime signe équivoque « qui fonde le futur comme synthèse et la synthèse comme futur » (p. 243).

Tout en reprenant certaines idées de Glauser (priorité de l'assonance sur la syntaxe ou la logique), de Dieguez (angoisse latente sous le gigantisme verbal), Paris va bien plus loin en appuyant principalement sa lecture sur la linguistique et le marxisme.

On trouvera aussi dans *Rabelais au futur* des digressions pertinentes sur l'orientation trop exclusivement phonologique de la linguistique moderne. On s'amusera à dépister avec l'A. des intuitions mallarméennes qui datent du XII<sup>e</sup> siècle. On appréciera qu'il corrige au passage le cliché bergsonian sur le comique, qui devient du « vivant plaqué sur du mécanique » (p. 73), propose ailleurs une définition enfin réhabilitante de l'humanisme,

défini dialectiquement par rapport à la scolastique.

On voit que Jean Paris nous propose un Rabelais éminemment moderne, aussi proche de nous que Céline ou Joyce. Le projet est audacieux, passionnant même. On peut dire tout ce qu'on veut sur la nouvelle critique, elle a du moins le mérite, malgré les risques certains d'anachronisme, de distorsion, de nous donner le goût de relire les œuvres. Faudra-t-il pour autant ranger toutes les « enquêtes de police » des rabelaisants traditionnels avec les « beaux livres de la librairie de Saint Victor » ? Cela est moins sûr. Il reste que lire en même temps Jean Paris et Michel Screech constitue une entreprise troublante. L'un tire l'œuvre vers l'avant, l'autre vers l'arrière, dirait-on. C'est à se demander si l'œuvre n'est pas moins ambiguë que son commentaire.

André BERTHIAUME

Université Laval

□ □ □

Louis VAN DELFT, *La Bruyère moraliste, quatre études sur les « Caractères »*, Genève, Droz, 1971, 175 p.

Voici un ouvrage modestement sous-titré : *quatre études*, comme s'il ne présentait sur La Bruyère que l'un ou l'autre point de vue fragmentaire. En réalité, il est solidement construit. M. Van Delft n'a pas essayé de tout dire, ni d'opérer une nouvelle synthèse sur La Bruyère. Si l'on considère la liste des publications récentes sur cet auteur — aucun ouvrage depuis 1946, mais de nombreux

articles de revues<sup>1</sup> —, il semble bien que la tendance des chercheurs soit de renouveler le sujet par des approches multiples, que l'heure des explications globales ne soit pas encore venue.

Le point de vue auquel s'attache M. Van Delft — La Bruyère moraliste — a toujours été négligé, sinon plus ou moins méprisé. Qu'on se rappelle les jugements de Taine, de Faguet, et même de Michaut, sur la banalité de la pensée de La Bruyère. Or à suivre, d'une page à l'autre, l'analyse de l'auteur, surgit peu à peu à nos yeux l'image d'un penseur qui est plus qu'un maître de la prose, puisqu'il a conféré à la pensée morale traditionnelle, en la confrontant avec sa propre expérience, une signification originale. À la fin, on s'aperçoit que ce n'est pas d'un point de vue parmi beaucoup d'autres que M. Van Delft a traité, mais bien de la nature même des *Caractères* : œuvre d'un moraliste qui, avant de porter des jugements de valeur sur les hommes, a d'abord été un témoin de leur vie.

La première étude, menée avec rigueur et minutie, est consacrée à la formation des *Caractères*. On sait qu'une recherche de ce genre a été faite pour les *Essais* de Montaigne et les *Maximes* de La Rochefoucauld. Elle manquait encore pour le livre de La Bruyère. Un livre, pourtant, qui, entre la première et la huitième édition, augmente pratiquement du simple au triple et où les variations qualitatives, aussi bien que la matière nouvelle, permettent à celui qui chemine avec son

auteur de mieux comprendre dans quel sens il a étendu et, pour ainsi dire, incurvé ses thèmes du début vers une vision globale de l'homme. Le périple que M. Van Delft nous invite à faire avec lui est extrêmement révélateur sur la prudence de La Bruyère, sur le regard de plus en plus indigné qu'il fixe sur les individus et la société — d'une édition à l'autre, les portraits augmentent de plus en plus, au détriment des maximes —, sur son pessimisme et sur sa sensibilité.

Dans la seconde étude, l'auteur détermine, en trois temps, l'univers mental de La Bruyère tel qu'il apparaît dans son livre. Chez lui, aucun principe primordial : la vie est diverse. Tout y est « affaires mêlées », comme écrira Chamfort. La Bruyère peint les hommes, sans adopter un angle privilégié. Mais il n'échappe pas aux perspectives, ni aux modes de raisonnement familiers à son époque : il a la passion de la clarté cartésienne, le goût de l'ordre et l'attachement aux structures établies, la conviction que tout dans le monde est transparent pour l'esprit et pour l'œil. D'où le caractère subjectif de cette vision du monde, au moment même où elle se croit objective, mais aussi ses résonnances multiples qu'elle ne cesse de provoquer chez le lecteur, qui est, comme l'écrit M. Van Delft, « sollicité constamment à contribuer, à fonder sa propre expérience, les images qu'il porte en lui, dans les « remarques » qu'il a sous les yeux » (p. 79).

Les deux dernières études correspondent aux deux aspects fondamentaux de la morale de La Bruyère : l'art de vivre en société et l'art de la prudence

<sup>1</sup> Les trois derniers livres sur La Bruyère sont ceux de G. Michaut (1936), de F. Tavera (1940), et de P. Richard (1946, réédité en 1965).

dans la conduite de sa vie personnelle. Pour les définir et les illustrer tout à la fois, M. Van Delft a choisi une voie oblique : la confrontation. Le troisième chapitre compare donc les *Caractères* avec le *Cortegiano* de Castiglione, qui a été le manuel de savoir-vivre de l'Europe pendant deux siècles. La Bruyère ne mentionne pas son nom, mais, comme tous les honnêtes gens de son temps, qui se devaient de savoir leur « Castillon », il a été imprégné de cette morale mondaine<sup>2</sup>. Or depuis Castiglione, on a vécu. Disparues la cour d'Urbino et ses conceptions esthétiques de l'homme. La vie a montré que dans la société des hommes le plus bel idéal se dégrade rapidement. Le sage de La Bruyère est un honnête homme qui adhère à des valeurs anti-mondaines : le mérite personnel, la vertu, Dieu. Ce n'était pas là l'opinion commune sur l'honnête homme à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, celle dont La Bruyère se moque à plusieurs reprises.

Voilà pour la société. Tout y paraît frelaté, piégé. Mais il faut bien y vivre. D'un autre côté, il faut préserver sa probité et la politesse. Soyons donc prudents. De cette prudence, élevée au niveau d'art du comportement, Baltasar Gracián, un jésuite espagnol, avait établi au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle un code formé

de conseils et de maximes, qui eut une grande influence en France. Son *Héros* connut plusieurs traductions françaises. Ce fut surtout son *Oráculo manual* qui, proposé au lecteurs français par Amelot de la Houssaie en 1684, sous le titre de *l'Homme de cour*, répandit rapidement une morale personnelle tirée des conditions de l'existence. Selon M. Van Delft, il semble bien que La Bruyère a lu Gracián. Ses maîtres n'en restent pas moins ceux qu'il cite : Montaigne, Descartes, Pascal... À première vue, ses idées paraissent se rapprocher de celles du moraliste espagnol. Même constat de la malice humaine, même souci d'accommodement. À l'analyse, pourtant, ce sont deux univers différents qui apparaissent. Chez La Bruyère, l'accommodement est secondaire, elle n'entame pas le quant-à-soi, tandis que chez Gracián, elle devient dissimulation foncière, surmoi de l'homme habile qui se meut dans l'ombre. Pour le premier, la vie est une illusion qui se résout dans l'au-delà (il utilise l'image du théâtre, chère à Bossuet) ; pour le second, elle est un voyage : pour arriver à bon port, il faut suivre les lois de la navigation.

Un tel résumé des quatre études de M. Van Delft, résumé si rapide et si schématique, ne peut se faire sans quelques remords. On a toujours le sentiment d'omettre des aspects originaux ou de taire des conclusions neuves. C'est que tout l'ouvrage procède selon un enchaînement rigoureux de la pensée. Tout se tient dans cette descente vers les profondeurs de La Bruyère. Et en même temps, rien n'est figé. Pour l'auteur, l'univers moral de La Bruyère semble être une sorte de

<sup>2</sup> Pour évaluer la diffusion de l'idéal du *Cortegiano* à l'époque de La Bruyère, l'auteur s'attache avec raison aux éditions et aux traductions de cet ouvrage, de même qu'à son utilisation par les théoriciens de l'honnêteté. On sait qu'après 1660 les références à Castiglione sont assez rares. Or une pièce de théâtre publiée à Grenoble en 1668 nous incite à penser que son souvenir était encore bien vivant. Il s'agit d'une tragi-comédie du poète Gabriel Gilbert, intitulée *le Courtisan parfait*, où les personnages sont tirés du *Cortegiano*.

polychromie aux couleurs contrastantes, un diamant qu'il faut soumettre à divers éclairages. L'analyse des textes est nécessaire et déjà fort instructive. L'interrogation par personne — par œuvre — interposée favorise peut-être davantage le jeu des demi-teintes, des nuances et des correctifs, qui est non moins nécessaire dans un ouvrage sur les *Caractères*.

La Bruyère marque le point de désagrégation des valeurs mondaines antérieures. Il annonce la morale du XVII<sup>e</sup> siècle, celle de Rousseau notamment, fondée, non plus sur les impératifs de la volonté ou sur la lucidité de l'esprit, mais sur les élans du cœur. Sa morale n'est pas absolument originale. Ce qui l'est, c'est la fusion passionnée des éléments traditionnels et de ses propres observations. C'est son attitude personnelle devant les valeurs qui ont cours et dont il perçoit le mensonge et la précarité.

Écrit d'une plume alerte et précise, ce livre de M. Van Delft est le meilleur qui existe à ce jour sur la morale de La Bruyère et sur les intentions profondes des *Caractères*.

Roméo ARBOUR

Université d'Ottawa

□ □ □

Roger LAUFER, *Lesage ou le métier de romancier*, Paris, Gallimard, 1971, 440 p.

Que veut dire expliquer un auteur ou une œuvre ? Généralement, un auteur nous est livré, pieds et poings liés, dans une tradition critique qui provisoire-

ment l'immobilise. Le point de départ de la critique doit être la prise de conscience aiguë des thèmes de la tradition, tels qu'ils se présentent au moment où l'on commence sa recherche et tels que, sans doute, ils informent en grande partie la conscience que nous avons du sens et de la valeur de l'œuvre.

Quand il s'agit de Lesage, l'auteur de *Turcaret* et de *Gil Blas*, les thèmes de la tradition critique s'organisent autour d'un principe simple d'explication : Lesage est le précurseur du réalisme bourgeois, qui a fait passer le roman du monde abstrait de la passion et de l'aventure au monde réel et a pris pour objet d'étude la société dans toute sa complexité. C'est Lesage qui, le premier, a fait concurrence à l'état-civil...

Le propos initial de Roger Laufer était sans doute de justifier ce point de vue à partir d'hypothèses d'inspiration marxiste : « En commençant à étudier les romans de Lesage, je souhaitais asseoir l'hypothèse, popularisée il y a une vingtaine d'années par Henri Lefebvre, d'un lien causal entre l'ascension de la classe bourgeoise et l'essor du genre romanesque » (p. 418). C'est cette perspective qui avait conduit Roger Laufer à proposer antérieurement le concept de rococo pour tenter d'établir un lien entre les conditions sociales de la production littéraire et les œuvres de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (*Style rococo, style des lumières*, Paris, J. Corti, 1963). A bien des égards, *Lesage ou le métier de romancier* prend la suite des analyses précédentes et s'inscrit dans un même cadre conceptuel : « Lesage fut le